

Reportages
sous influence

Du même auteur

Mauvaise compagnie, Paris, Lulu éditions, 2007.

Incisions, Ottawa, Éditions de l'Interligne, 2013.

ÉRIC DE BELLEVAL

Reportages sous influence

R O M A N

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles du Québec.

Couverture : Marie-Josée Morin

Mise en pages : Lise Demers

Révision : Gilles Camerlain

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada

Belleval, Éric de, 1950-

Reportages sous influence

ISBN 978-2-924461-08-2

I. Titre.

PS8603.E453R46 2015 C843'.6 C2014-942615-1

ISBN PAPIER : 978-2-924461-08-2

ISBN PDF : 978-2-924461-09-9

ISBN ePUB : 978-2-924461-10-5

Dépôt légal : 2^e trimestre 2015

© Les Éditions Sémaphore et Éric de Belleval

Diffusion Dimedia

539, Boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent (Qué), Canada H4N 1S2

Tél. : 514 336-3941

www.dimedia.com

On demanda au maître :
— Qu'est-ce qu'un homme ?
Le maître répondit :
— Ni regrets, ni craintes.

LUANDA 1

La plupart des pays africains mettent un point d'honneur à édifier un terminal d'aérogare qui dépayse le moins possible le voyageur occidental. Ce souci n'avait plus cours à Luanda à la fin des années quatre-vingt-dix, ainsi qu'en témoignait la façade à demi effondrée du hall de transit. Les soldats postés devant l'entrée dévisageaient les voyageurs pour s'assurer de leurs dispositions à pénétrer en enfer.

Le colosse occupé à feuilleter mon passeport hésitait à prendre une décision à mon sujet. Après avoir longuement examiné les tampons apposés aux quatre coins de la planète, il donna de la voix :

— *Communist?*

— *Canadian photographer*, tentai-je en tapotant la mallette contenant mon matériel de prise de vue accrochée à mon épaule.

J'obtins en retour une moue dédaigneuse accompagnée d'un geste autoritaire qui signifiait « ouvre, et vite! » Je m'exécutai et le laissai fouiller sous les protections de mousse destinées à caler les objectifs. J'y avais, comme d'habitude, glissé deux billets de vingt dollars que ses doigts rencontrèrent sans s'étonner. Ils disparurent en même temps que ses soupçons. Il me rendit mon passeport visé en me gratifiant d'une information touristique :

— *No taxi!*

En sortant de l'aérogare, je levai les yeux vers un ciel lourd de nuages mais troué de saillies de lumière violentes qui m'obligèrent à baisser la tête. Je m'étirai longuement en fermant les yeux. Bien qu'habitué aux pénibles nuits d'avion et à toute sorte de déconvenues et de lassitude engendrées par mes voyages, je ressentais pour la première fois de ma vie un abattement intérieur qui semblait vouloir durer et s'installer en moi comme un désordre inattendu.

J'avais accepté ce reportage en Angola sans grand enthousiasme. Mon travail habituel se déroulait sous des cieux plus engageants et dans des atmosphères moins tendues. Je passais le plus clair de mon temps à photographier des célébrités en immortalisant sur du papier glacé les mirages merveilleux et dérisoires de leur monde secret. Mes reportages m'emmenaient plus souvent dans des endroits luxueux, des quartiers chics bordés de jardins parfumés, qu'aux abords des précipices dans lesquels le monde s'écroulait. On m'avait expliqué que mon œil d'esthète servirait la cause d'un pays en guerre qu'aidaient, avec une obstination admirable, mes compatriotes engagés dans une organisation humanitaire canadienne dont je devrais me sentir fier et solidaire.

La fatigue consécutive au long vol depuis Montréal avec transit à Bruxelles ne m'aidait guère à me réjouir de travailler dans cet environnement sinistre.

Comme promis par le rédacteur en chef de mon journal, une voiture de *Canadian Doctors* m'attendait. Un vieux break blanc reconverti en ambulance arborant un drapeau de l'ONG était garé derrière une automitrailleuse que le chauffeur me désigna fièrement comme notre escorte. Il insista pour que je donne un peu d'argent aux soldats. Trois dollars firent l'affaire, et notre convoi prit le chemin du centre-ville.

Le jour achevait de se lever, braquant sur la désolation ambiante un projecteur insistant. Des rouleaux de poussière ocre soulevés par les roues des voitures venaient recouvrir la maigre végétation qui bordait la piste. La circulation, réduite aux convois militaires et rendue difficile par les nids-de-poule, était lente et dangereuse, sans règles et sans police. Au moindre ralentissement, des groupes d'enfants tentaient de s'agripper aux portières de notre ambulance, cognant aux vitres et cherchant mon regard. Je fis quelques gros plans pendant que les gamins redoublaient d'efforts, surexcités par l'objectif. Le chauffeur

les couvrait d'insultes sans se soucier de ma présence. Une rafale de mitrailleuse, tirée vers le ciel par un soldat hilare dont le camion passait à notre hauteur, les dissipa comme une nuée d'étourneaux.

Le bâtiment de *Canadian Doctors* était protégé par un mur de sacs de sable qu'il fallait contourner pour pénétrer à l'intérieur. Le hall, misérable et désert, ouvrait sur un escalier en béton qu'une flèche rouge peinte à même le mur invitait à emprunter. Une jeune femme vêtue d'une blouse blanche s'arrêta en me voyant arriver sur le palier du premier étage.

— C'est vous, Jacques Bresson ?

— Merci pour la voiture.

— Je serais volontiers venue vous chercher mais nous avons un peu d'électricité ce matin. J'ai préféré rester au bloc. Vous devez connaître mon nom : Hélène Garnier.

Sa poignée de main avait été brève et plutôt sèche. Elle me voyait sans me regarder vraiment; je ne me sentais pas accueilli, ni même attendu. Mes reportages ne devaient pas faire partie de ses lectures habituelles, ou pire, elle les connaissait, ce qui provoquait chez elle une antipathie décomplexée à mon égard. L'ovale de son visage faisait de son mieux pour adoucir la froideur de son expression. Le nez, petit et fin, rivalisait de rectitude avec le dessin de ses lèvres. Sa chevelure brune et tirée en arrière jouait comme un écrin avec ses yeux presque noirs libérant un regard dur et intimidant.

Je n'y décelai rien de chaleureux, pas même une neutralité bienveillante. Elle ne me renvoyait qu'une méfiance naissante. Mon sourire resta sans retour et mes questions aimables tapies au fond de ma gorge. Je ne l'intéressais absolument pas.

Elle daigna répondre en quelques phrases courtes à mes demandes topographiques et factuelles.

Dernier médecin volontaire de *Canadian Doctors* en poste à Luanda, elle assurait le fonctionnement d'un petit bloc opératoire

installé à l'étage où nous nous trouvions, et travaillait le reste du temps dans un dispensaire du centre-ville encadré par trois religieuses. Le siège de l'ONG avait décidé de ne pas renouveler les équipes lourdes après plusieurs incidents sérieux au cours des derniers mois, dont deux mortels. Hélène Garnier disposait d'un petit budget pour entretenir une équipe locale d'infirmières et d'aides chargés de l'assister pour les interventions chirurgicales. Alpha, toute-puissante compagnie pétrolière solidement implantée et toujours active en Angola malgré la guerre, fournissait du matériel médical, des vivres et de l'essence. La jeune femme n'avait pas l'intention de modifier son emploi du temps pour moi, et consentait simplement à supporter ma présence à ses côtés :

— J'avais prévu de faire un saut à l'hôpital général. Vous voulez venir ? Ce n'est pas dangereux.

L'idée de me proposer de prendre une douche ne lui était pas venue. Ici, l'eau courante était aussi aléatoire que l'électricité. Après avoir déposé mon sac de voyage dans une petite pièce qui lui servait de bureau, je la suivis, mon attirail à la main.

Elle me parlait sans me regarder, marchant vite :

— Je préfère éviter les gilets pare-balles. Dans les rues c'est un signe extérieur de richesse. Ça excite les snipers, ils visent systématiquement la tête. Et puis Gustavo, notre chauffeur, est un as. On y sera en dix minutes.

En signe de confirmation, un tireur posté sur un toit voisin agita le bras dans notre direction au moment où nous ouvriions les portières de l'ambulance. Il tenait son arme dans une main bien en évidence, le canon en l'air.

Je demandai d'un ton faussement indifférent :

— C'est un de vos gardes ?

La jeune femme me répondit avec détachement :

— Non, juste un milicien. Il tire au hasard. J'ai opéré son frère la semaine dernière; il nous laisse tranquilles. Évitez de le photographier, je ne suis pas sûre de sa réaction.

Hélène me faisait clairement comprendre qu'elle n'avait pas de temps à perdre pour me soigner si d'aventure on me tirait dessus. Elle semblait me reprocher de lui faire perdre de précieuses minutes, et ne s'embarrassait pas de convivialité. Elle était simplement contrainte de m'accompagner et de me répondre à cause des représentants d'Alpha dont elle dépendait pour travailler et qui lui imposaient ma présence.

Le fanion blanc et rouge aux couleurs de *Canadian Doctors*, l'inévitable feuille d'érable cerclée des deux mots reliés par une poignée de main en guise de trait d'union, fixé sur le côté gauche du capot, était sans doute une protection efficace. Les carcasses automobiles trouées qui jonchaient les rues n'en avaient visiblement pas été pourvues. Hélène désigna une façade bardée de tiges de fer censées empêcher toute entrée dans l'immeuble.

— L'ex-Sheraton. J'espère que vous n'avez pas réservé.

— Où dorment les équipages des avions? m'inquiétai-je en m'efforçant de rester flegmatique.

— En Namibie.

— Et vous?

— On tourne par équipes sur six semaines. Je dors au dispensaire ou parfois dans mon bureau quand les rues sont bloquées par les combats. Il n'y a que les résidences des pétroliers qui soient encore debout. Vous serez hébergé chez Fransten, le patron d'Alpha, comme convenu avec votre journal. Vous le photographierez dans sa piscine.

Elle avait réussi à me faire sursauter, presque à me rendre incrédule :

— C'est irréel!

— Moins que l'hôpital. Vous voyez la file d'attente? Rien que des femmes. Des centaines de mères. La plupart ont marché plusieurs jours. Les enfants sont déshydratés. Certains pèsent à peine cinq kilos à l'âge de trois ans. Elles ont été capables d'en porter un ou deux. Les autres sont restés sur le chemin. Vous pourrez me donner un coup de main à l'intérieur?

C'était un ordre direct, et non une demande courtoise à laquelle j'aurais pu me soustraire sous un prétexte quelconque. La dureté de son regard n'avait pas changé; elle s'adressait toujours à moi sur un ton d'adjutant-chef. Les photos pailletées que je prenais habituellement n'étaient d'aucun secours pour le sauvetage de l'Angola, certes. Mais en me faisant sentir au détour de chaque phrase que loin de représenter une aide, ma présence était une perte de temps doublée d'une cohabitation désagréable, les trésors de patience que je m'efforçais de dépenser allaient vite s'épuiser. Je décidai néanmoins de me contrôler au maximum et d'afficher autant de sérénité que possible.

Je fis mine de ranger mon appareil dans son étui. J'étais prêt à supporter une confrontation de courte durée avec le malheur des autres et entraîné à me persuader moi-même de l'utilité de mes photos dans les salons de coiffure de mon pays. Mieux valait laisser mes mains libres pour tenter de gagner la sympathie du docteur Garnier. Elle m'arrêta :

— Ça ne vous empêche pas de travailler. Je vous préviendrai quand j'aurai besoin de vous.

Le mot travailler était bienvenu.

— On peut se tutoyer?

— Aide-nous à porter le glucose. À trois, un voyage suffira.

J'avais au moins un rôle. Certes, rien qu'une figuration sans envergure, mais je pouvais me considérer comme faisant partie du groupe et commencer à voir les choses de l'intérieur. Hélène me

regardait comme on surveille un enfant à qui l'on demande de mener à bien une tâche simple mais sans être sûr de ses capacités à la remplir, et sans indulgence en cas d'échec. Le flacon de glucose était une denrée précieuse et rare, méritant plus d'attention qu'un photographe incapable d'en comprendre la valeur.

Peut-être voulait-elle me préparer au spectacle désolant et cruel qui m'attendait et auquel je n'étais pas préparé. Peut-être savait-elle qu'en maintenant une distance froide entre nous, je resterais tendu, sur mes gardes, avec moins de risques de m'effondrer et de devenir encore plus encombrant.